Federalism-E

Le nationalisme comme l'Eros et le Thanatos des fédérations Réflexion critique entre Sigmund Freud et Michael Ignatieff

Åsbjørn Melke-
vik

Université Laval

Åsbjørn Melkevik vient juste de graduer pour son baccalauréat en science politique à l'Université Laval. Il poursuivra ses études supérieures en s'intéressant à l'épistémologie du nationalisme. Ses intérêts portent sur la philosophie politique ainsi que l'histoire des idées et plus particulièrement sur les questions de parlementarisme, de nationalisme et de fédéralisme.

Introduction : nationalisme et federalism

L'être humain serait, selon Sigmund Freud, divisé entre deux pulsions : l'Éros et le Thanatos. L'Éros, soit la pulsion de vie, et le Thanatos, soit la pulsion de mort, oeuvrent continuellement ensemble, en amalgame, dans toutes actions humaines. En effet, Freud écrit concernant l'être humain qu'« il fallait qu'il y eût, en dehors de la pulsion à conserver la substance vivante, à la rassembler en unités de plus en plus grandes, une autre pulsion, opposée à elle, qui tende à dissoudre ces unités et à les ramener à l'état anorganique des primes origines. ¹» Loin de nous l'idée de faire de la psychologie sociale ; les parallèles entre les individus et les groupes sont trop souvent trompeurs. Or, il nous semble intéressant d'examiner les relations entre le nationalisme, comme idéologie, et l'existence des fédérations à travers cette idée simple de *vie* et de *mort* – d'unification et de séparation. Michael Ignatieff a bien su exprimer le danger de désintégration des pays fédéraux relié à la logique même du nationalisme – lui-même ayant été inspiré de la critique de Freud sur la civilisation. Pourtant, cette réflexion voulant identifier le nationalisme comme élément *morbide* dans ce paradis des États souverains, ne nous semble simplement pas appropriée. Aussi, l'objectif du présent essai est d'éclairer la relation entre le fédéralisme et le nationalisme par une réflexion essentiellement *critique* ; nous défendrons que le nationalisme ne doit être identifié ni à une pathologie, ni à une solution miracle. La réflexion critique que nous allons développer ici se basera sur principalement les travaux de Michael Ignatieff et de Sigmund Freud, mais aussi sur des auteurs comme Michael Hechter et Éric J. Hobsbawm. Ces auteurs ont tous assurément une vision négative du nationalisme ; vision qui est certes intéressante, mais non pas suffisante. Nous reprenons donc la terminologie de Freud simplement pour exprimer une idée que le philosophe Schiller avait déjà énoncée : « faim et amour » assurent la cohésion des rouages du monde. ² L'expression de « rouage » n'est

peut-être pas appropriée, puisqu'elle sous-entend un certain déterminisme, mais nous pouvons dire que les fédérations sont bien soumises à ces conditions naturelles de vie et de mort. Plusieurs fédérations sont mortes, d'autres sont nées et certaines sont « malades » – ou largement dysfonctionnelles si l'on préfère une terminologie plus réaliste. Mais ces *états* des fédérations ne doivent pas être retenus contre le nationalisme.

Dans la première partie de notre essai, nous analyserons la dimension « imaginaire » du nationalisme. Le nationalisme sera envisagé sous son aspect politiquement rassembleur, en lien avec l'Éros, ce qui nous permettra de critiquer une conception identitaire du nationalisme. Dans notre deuxième partie, nous exposerons la vision du nationalisme de Michael Ignatieff, qui met l'accent sur le côté dangereux – le Thanatos – du nationalisme, à travers le concept du *narcissisme de la petite différence* qu'il reprend de Freud. Dans notre troisième partie, nous donnerons notre vision critique du nationalisme, en étant particulièrement opposés à une vision qui voudrait trop ranger le nationalisme dans une catégorisation binaire – entre le bien et le mal. ³

L'Éros et la naissance des fédérations

Pour Freud, la civilisation – qu'il confond avec le terme de culture – signifie la fin de la libre manifestation des pulsions, de la même manière que pour Hobbes le contrat social signifie la sortie de l'état de nature : « L'homme de culture a fait l'échange d'une part de possibilité de bonheur contre une part de sécurité. ⁴» La cohésion de l'État repose sur cette promesse de sécurité ; mais cette promesse, si elle est une condition nécessaire, n'en est pas pour autant une condition suffisante. L'État repose en partie, comme nous l'enseigne Max Weber, sur le monopole de la contrainte légitime, qui assure la sécurité. Mais cela n'est encore pas suffisant : il faut aussi une identité. L'identité « construite », qui est fournie par le nationalisme, se re-

trouve par conséquent un puissant facteur de la création des États-nations ou des fédérations ; le nationalisme est l'Éros des nouveaux États.

Le mythe originel de la nation

Commençons par nous tourner vers les pères fondateurs des États-Unis ; autant à la lecture des *Federalist Papers* que dans le processus même de création des États-Unis, il est clair que le nationalisme a été à l'origine de fédérations plus que convenables et durables. Les États-Unis représentent un archétype du fédéralisme et pourtant plusieurs de ses fondateurs furent des nationalistes – pensons à Hamilton. Les États-Unis peuvent autant se réclamer d'être une nation que les Irlandais. Pourquoi ? Les Irlandais n'ont-ils pas plus de ressemblance entre eux, par rapport à l'ultra diversité qui a cours aux États-Unis ? Or, dans son analyse du nationalisme, Ignatieff, dans le même esprit que Benedict Anderson et Éric J. Hobsbawm, déclare : « A nation, therefore, is an imagined community. ⁵ » Oui, évidemment il n'y a pas de critères objectifs qui s'imposeraient à tout être humain et qui feraient chacun s'écrier : « Ah ! voilà une nation » quand il en verrait une. ⁶ Ainsi, pour trouver les « vraies nations », on est forcé de se référer au schéma d'interprétation de la vérité de Tarski : « un flocon de neige est blanc si et seulement si un flocon de neige est effectivement blanc. ⁷ », donc une nation existe si et seulement si elle existe *en fait* ; mais la nation n'est pas un fait observable, la dimension factuelle résidant exclusivement dans la croyance d'individus. Cela nous permet de dire qu'il n'y a *aucune* supposée factualité – société distincte, langue différente, institution rassembleuse ou bagage historique commun – qui puisse créer une nation, que ce soit seul ou en combinaison avec d'autres facteurs. La nation est une *idée* qui existe parce qu'elle est pensée : « je suis pensé donc je suis ».

Les nations existent simplement parce qu'un nombre considérable de gens le

croient et agissent en conséquence de cette croyance ; en effet le concept appartient selon Max Weber au domaine des valeurs. ⁸ Tout rapport au monde est imaginé, il ne sert à rien de décrire les produits de l'imagination – dont font partie autant l'État et la religion que le nationalisme. Que toute relation au monde soit sans conteste construite par l'activité cognitive ne rend pas ces constructions inutiles ou mauvaises pour autant ; ces constructions – que ce soit les nations ou les religions – jouent un rôle social important. Même les névroses ont une certaine utilité – mais le nationalisme n'est pas une névrose contrairement à ce que certains pensent, ou donnent l'impression de penser. Il ne sert à rien normalement de démontrer, comme Hobsbawm, que les nations ne trouvent pas leur source dans une *vraie* vie communautaire, puisque si cela est louable du point de vue de la « vérité historique », cela ne doit pas nous inciter à les écarter comme non authentiques ou comme archaïques. ⁹ Les États-Unis et l'Allemagne, pour ne donner que deux exemples, ont été construits sur de tels « sentiments » imaginés – et c'est très bien ainsi, car ces deux pays ne souffrent pas pour autant de tares majeures.

Le nationalisme comme idée ou comme identité

Qu'est-ce que le nationalisme pour Michael Ignatieff ? : « Nationalism is a doctrine which holds, (1) that the world's people are divided into nation, (2) that these nations should have the right of self-determination, and (3) that full self-determination requires statehood. » ¹⁰ Une telle définition nous semble réductionniste. En effet, la définition de Ignatieff est problématique, étant orientée vers un *fait d'indépendance* – évidemment que le nationalisme est une puissante idéologie pour entraîner la création de nouveaux États. Mais cela rend bien mal compte des nations *déjà* indépendantes – des États-nations – dans lesquelles les citoyens peuvent évidemment être nationalistes sans faire au-

Sigmund Freud

Michael Ignatieff

cune référence à la question réglée de la souveraineté. Louis Balthazar critique une définition semblable à celle de Ignatieff en soulignant que : « le nationalisme québécois, même au cours des trente dernières années, est un phénomène plus large que l'aspiration à la souveraineté. On peut être nationaliste au Québec sans être souverainiste. » Ainsi, Balthazar préfère définir le nationalisme « comme un mouvement qui se porte à la défense, à la préservation et au développement d'une identité nationale. »¹¹ C'est ce qu'il appelle le *nationalisme autonomiste*, définition qui peut sembler plus appropriée – au fait près que le terme « mouvement » n'exprime pas suffisamment la dimension idéologique du nationalisme. Or, l'identité est aussi

La négation de la pluralité

une notion extrêmement ambiguë. Si l'identité – ou le sentiment national – était originellement le ciment des communautés, on a le sentiment aujourd'hui que le terme a perdu tout son sens unificateur et est

finallement rentré dans une logique de reconnaissance qui ne peut qu'entraîner une fragmentation sociale – d'où son caractère potentiellement destructeur pour les fédérations.

Dans *La société des identités*, Jacques Beauchemin pose le problème essentiel d'une dynamique politico-identitaire, débouchant sur « la formulation de revendications, toujours plus nombreuses, portées par des groupes d'acteurs dont le principe de regroupement est l'identité »¹².

Ce désir de *reconnaissance* – terme de Hegel repris entre autres par Charles Taylor – entraîne simplement une perte de sens du politique. La logique voulant qu'en appartenant à une communauté – sexuelle, générationnelle, professionnelle ou ethnique – un individu dispose d'une identité devant être reconnue politiquement est sûrement à l'opposé de tous les principes du libéralisme politique qui fondent nos régimes politiques occidentaux. L'identité est un concept extrêmement mouvant, depuis déjà un certain temps, et ne semble plus entrer dans une certaine correspondance avec la nation ; il y a un recul de l'identité politique de collectivité au profit d'une fragmentation vers l'individu. Michael Ignatieff attribue, comme nous allons le voir, à l'identité nationaliste beaucoup de méfaits – à peu près l'équivalent du Thanatos des fédérations. Or, il ne faut jamais oublier que l'identité est toujours personnelle ; c'est une expérience d'un individu. Il y a donc un grand risque à généraliser la notion. Il n'y a évidemment pas d'identité préconstruite « prêt-à-porter » qui permette de dire : je suis nationaliste *donc* je pense ainsi, ou je suis cosmopolite *donc* j'ai une identité opposée à celle des nationalistes. Ce sont là toujours des choix individuels ; par contre le nationalisme, en tant qu'idéologie fournit effectivement un cadre de pensée. Il nous semble donc que penser le nationalisme à partir de l'identité n'est qu'une impasse intellectuelle ; il est beaucoup trop facile d'attribuer aux identités toutes sortes d'intentions. Le nationalisme doit être pensé à partir des nationalistes et de leur croyance dans une *idée* qui occupe une place importante dans l'imaginaire politique – et non à partir d'un sentiment romantique flou ou d'une conception psychologisante.

Le Thanatos et la mort des fédérations

Pour plusieurs penseurs politiques, le nationalisme fait incontestablement figure de trouble fête à cette belle table que représente le monde divisé en États souverains¹³ : « The key narrative of the new world order is the disintegration of nation-states into ethnic civil war; the key architects of that order are warlords; and the key language for our age is ethnic nationalism.¹⁴ » Michael Ignatieff écrivait ces propos sévères dans son livre *Blood and Belonging* et il est utile pour notre propos de suivre sa réflexion sur la mort des fédérations par le nationalisme. Or, son diagnostic est exagéré ; le nationalisme n'est pas comparable aux cavaliers de l'enfer qui viendraient ravager le « nouvel ordre mondial », mais bien plutôt un facteur idéologique puissant à l'échelle de la politique mondiale qu'il faut effectivement prendre en compte dans une réflexion politique. Nous allons ici exposer l'argumentation de Ignatieff sur le nationalisme comme Thanatos des fédérations et des États en général, tout en étant conscients que les conclusions qu'il en tire – soit le rejet du nationalisme comme option politique viable – nous semble largement abusives.

La négation de la pluralité

Ignatieff écrit : « Federalism is a politics that seeks to reconcile two competing principles: the ethnic principle, according to which people wished to be ruled by their own, with the civic principle, according to which strangers wish to come together to form a community of equals, based not on ethnicity but on citizenship. »¹⁵ Le fédéralisme implique donc minimalement une dualité de l'appartenance civique, de l'identité politique ; de sorte que les citoyens puissent se reconnaître autant dans l'État fédéral que fédéré, sans avoir à choisir ou à rejeter une identité au profit d'une autre. Or, selon Ignatieff, c'est précisément cette dualité ou pluralité

des identités qui est niée par l'idéologie nationaliste.¹⁶ Le nationalisme nie qu'une personne puisse être plus que Serbe ou Croate, par exemple. Cette négation de la pluralité se constitue évidemment dans le milieu politique – on est partisan ou on ne l'est pas –, mais aussi dans la société, dans la culture et jusque dans les plus petits aspects de la vie. On est d'abord Serbe ou Croate et puis c'est tout ; on n'est plus un fils, un travailleur, un voisin ou peut-être même un amateur de jazz. L'identité nationaliste se constitue, selon Ignatieff, en rejetant toutes les autres pour former une exclusivité de l'appartenance – appartenance dont la caractéristique est d'être différentielle. Aussi, souligne-t-il le caractère négatif de l'identité nationaliste : « Un Serbe est un individu qui n'est pas Croate. Et vice-versa. Mais une différence relationnelle est également une tautologie creuse. Nous ne sommes pas ce que nous ne sommes pas. »¹⁷

L'exclusivité de l'appartenance imposée par le nationalisme est permise, toujours selon Ignatieff, par une altération de la réalité historique : « Le sentiment nationaliste n'exprime pas seulement une identité préexistence : il en constitue une nouvelle. »¹⁸ Cette nouvelle identité est colorée téléologiquement ; un certain but, une normativité, est introduit à l'intérieur même de l'identité : je suis Québécois *donc* je souhaite l'indépendance ; ou pire encore, je suis Serbe *donc* je suis l'ennemi des Croates. De ce fait, « Le nationalisme est une fiction : il exige la suspension volontaire du jugement. Prêter foi aux fictions nationalistes, c'est oublier certaines réalités. »¹⁹ Aussi, c'est inscrire dans la réalité des intentions qui n'y sont pas.²⁰ En ce sens, nous pourrions dire que le nationalisme se situe dans ce que Hume appelait le paralogisme naturaliste ; il y a passage non logique de la factualité à la normativité.

Le narcissisme de la petite différence

Jean-Pierre Derriennic a écrit que « Le nationalisme civique est un luxe réservé à ceux qui n'ont pas de question nationale à résoudre. »²¹ En effet, lorsque le nationalisme rentre dans une situation problématique ou conflictuelle, il est très facile pour l'argumentaire de déraiser et de créer des conditions favorisant le recours à la violence ; Ignatieff utilise très justement l'expression clinique de *paranoïa* pour décrire la situation des Balkans durant les années 90, telle une peur hobsbesienne qui suit la désintégration de l'État fédéral.²² Un des risques du nationalisme c'est ce que Ignatieff nomme à la suite de Freud le *narcissisme de la petite différence* : « Moins les différences sont importantes entre deux groupes, plus ils doivent lutter pour dépeindre ces différences comme absolues. »²³ La différence entre Québécois français et canadien-anglais – ou entre Serbe et Croate – est effectivement assez mince lorsque l'on adopte une position détachée ; la langue et la religion peuvent certes être différentes, mais il n'en reste pas moins que le statut de « voisin » impose une relation qui rend – ou qui devrait rendre, surtout dans un pays fédéral – la différence presque banale par rapport à la ressemblance. Mais alors, c'est précisément la différence qui devient l'enjeu de toutes les attentions ; cela devient le facteur qui fait que l'on existe, l'élément sans quoi l'on ne serait que comme le *reste des autres*. Le problème devient l'autisme « à savoir la maladie de groupes tellement enfermés dans leur propre condition de victimes, tellement pris dans leurs propres mythes ou rituels de violence qu'ils ne peuvent ni écouter ni entendre qui que ce soit en dehors d'eux-mêmes, qu'ils ne peuvent rien apprendre des autres. »²⁴ En somme, le nationaliste qui aura abandonné la conception civique ne pourra plus discuter dans un cadre fédéral et risque bien de

passer à l'assouvissement de son Thanatos, de sa pulsion de mort, d'une manière ou d'une autre. La conclusion pratique que Michael Ignatieff tire des théories du narcissisme de Freud, nous semble avisée : « nous ne serons vraisemblablement plus tolérants envers d'autres identités que si nous apprenons à aimer la nôtre un peu moins. »²⁵ S'il ne faut pas nécessairement s'aimer moins, il faut à tout le moins apprendre à ne pas détester l'autre.

Pour reprendre les mots sévères de Freud contre la religion, nous pourrions presque dire de plusieurs idéologies nationalistes : « Elles sont toutes des illusions, indémonstrables, nul ne saurait être contraint de les tenir pour vraies, d'y croire. Quelques-unes d'entre elles sont tellement invraisemblables, tellement en contradiction avec tout ce que notre expérience nous a péniblement appris de la réalité du monde, que l'on peut – tout en tenant compte des différences psychologiques – les comparer aux idées délirantes. »²⁶ Mais voilà le problème : tous les nationalismes ne sont pas des idées farfelues – tous ne sont pas soutenus par le *Credo quia absurde*²⁷ de Freud. Quand il est clair que les délires idéologiques de *pureté de race*, de *droits ancestraux immémoriaux* ou de *peuple ennemi* sont à bannir comme étant simplement inapproprié dans une société minimalement civilisée, il est moins évident que les revendications nationalistes des Québécois ou des Irlandais, par exemple, sont de simples menaces adressées à la souveraineté du territoire d'un État sérieux.²⁸

L'ambiguïté du nationalisme

S'il fallait en croire des auteurs comme Michael Hechter, le nationalisme serait la *créature* qui appor-

Federalism-E

terait de terribles violences dans le monde moderne – Ignatieff se rapproche énormément de cette conception. Hechter se demande donc : « Can this dark side of nationalism ever be contained ?²⁹ » Cette question est selon nous un non-sens. Toute chose est potentiellement dangereuse ; on ne saurait trop insister sur la modération aristotélicienne pour le nationalisme, comme pour toutes autres idéologies politiques. L'emphasis mise sur le côté sombre fait malheureusement oublier le reste. L'État a aussi son côté sombre – les guerres étatiques – de la même manière que le nationalisme ethnique a le sien – les guerres ethniques ou civiles³⁰. Si donc l'on oppose l'État au nationalisme – le nationalisme comme destructeur des États –, on se retrouve

<<FEDERALISM IS NOT A POLITICAL IDEOLOGY. IT IS JUST A PARTICULAR WAY OF SHARING POLITICAL POWER AMONG DIFFERENT PEOPLES WITHIN A STATE. BUT IT IS NATIONALISM'S POLITICAL ANTITHESIS.>>

tellectuellement ; à peu près tout le monde s'entend pour dire qu'il ne faut pas condamner l'État pour des dérapages qui y sont rattachés. Or, ce bon sens s'évapore lorsque l'on fait mention du nationalisme – auquel l'on rajoute souvent hypocritement le mot *ethnique*. Sans vouloir être un idéaliste platonicien, il nous semble utile de rappeler un principe simple : il y a l'idée et il y a la chose. La chose n'est pas l'idée, puisque toute chose relève de plusieurs idées – de la même manière que pour Freud toute action

humaine relève toujours et de l'Eros et du Thanatos. Si donc il y a eu des actes de violence perpétrés au nom du nationalisme, ce n'est pas l'idée de nation qui est à blâmer, mais ce sont les individus. Si une femme tue son mari, on ne condamnera sûrement pas l'institution du mariage, mais bien la femme³¹. Nous avons montré que Michael Ignatieff est presque aussi sévère envers le nationalisme que Freud envers la religion – et ce n'est pas peu dire. Ainsi, après avoir exposé ces idées sur la mort des fédérations, il nous faut être juste et accorder au nationalisme un certain crédit.

Les sentiments d'identités et leur dépassement

Michael Ignatieff écrit : « Federalism is not a political ideology. It is just a particular way of sharing political power among different peoples within a state. But it is nationalism's political antithesis.³² » Or, ici nous devons soulever fortement notre désaccord ; le Canada est la preuve vivante que le fédéralisme peut bien s'accommoder de nationalismes divers. L'important est de maintenir la possibilité de la pluralité des identités ; si le nationalisme réussit à nier cette possibilité, alors le fédéralisme est effectivement sur la « voie de la perdition ». La question est de savoir si la négation de la pluralité des identités qu'Ignatieff identifie comme étant un élément caractéristique du nationalisme est effectivement une caractéristique indépassable³³. Au Canada, c'est la langue qui est le facteur identitaire rassembleur premier. Si nous dépassons les sentiments d'identité nationale, qui séparent les individus, et qui prennent souvent leur origine dans la langue, alors nous pourrions considérer la langue comme un outil communicationnel qui rapproche les individus³⁴. Il n'y a aucune bonne raison pour que la langue devienne un objet de confrontation. Le

Canada, comme les États-Unis, est une terre d'immigration et forcément il y a plusieurs nationalismes, identités et cultures qui se côtoient. Il ne sert à rien d'avoir peur, comme Allan Bloom, de la « dark music from Africa » qui envahit les États-Unis ; ou de s'étonner, comme Michael Hechter, des noms exotiques des personnages de Disney, de Dumbo à Simba. Autant Ignatieff que Hechter s'entendent pour affirmer que le nationalisme est l'une des principales « forces » politiques contemporaines. C'est en effet le cas, mais précisément cela signifie que le nationalisme peut être l'instrument permettant l'accomplissement des plus louables actions – comme en Norvège et aux États-Unis – et des pires – comme en ex-Yougoslavie.³⁵ Il faut être minimalement juste et accorder comme point positif au nationalisme plus que « the establishment of folk festivals and the production of works of art, literature, music, and even dress, celebrating the virtues of a host of nations.³⁶ » S'il fallait choisir entre le massacre d'individus et la confection de robes aux couleurs nationales, le choix ne serait pas difficile. Mais voilà, le nationalisme a aussi à son actif, répétons-le, la création d'États aussi prospères que la Norvège et les États-Unis.

Nationalisme d'unification et de dissociation

L'opposition entre nationalisme d'unification et nationalisme de dissociation est trop facile, puisque c'est souvent le même nationalisme qui va unir puis dissocier. Michael Hechter nous offre une classification du nationalisme en 4 types : 1) *State-building nationalism* is the nationalism that is embodied in the attempt to assimilate or incorporate culturally distinctive territories in a given state. 2) *Peripheral nationalism* occurs when a culturally distinctive territory resists incorporation into an expanding state, or attempts to

secede and set up its own government. 3) *Irredentist nationalism* occurs with the attempt to extend the existing boundaries of a state by incorporating territories of an adjacent state occupied principally by co-nationals 4) *unification nationalism* involves the merger of a politically divided but culturally homogeneous territory into one state.³⁷ Si alors l'on examine le cas de la Hongrie, force est de constater que le nationalisme ne se classe pas facilement. Le nationalisme de la Hongrie, de 1848 à 1866, est clairement *peripheral* ; du « printemps des peuples » jusqu'à la fin de la domination autrichienne. En 1867, la Hongrie devient une partie séparée dans l'Empire Habsbourg d'Autriche-Hongrie et acquière une grande autonomie. La Hongrie se retrouve alors avec un territoire peuplé à environ 48% de Magyars ; le nationalisme deviendra évidemment davantage de type *State-building*, et les différentes minorités seront soumises à une entreprise d'assimilation. En 1918-1920, le territoire de la Hongrie sera amputé ; plusieurs minorités hongroises se retrouveront dans des territoires à l'extérieur de la Hongrie. Il y aura naturellement un nationalisme davantage *irrédentiste*, qui sera très apparent sous l'amiral Horty, régent du Royaume de Hongrie de 1920 à 1944, ce dernier ayant causé la mort ou l'internement de beaucoup trop d'individus, entre autres avec son alliance au régime nazi. La Hongrie amputée de la Croatie-Slavonie se retrouvait ironiquement avec un amiral à la tête de l'État, quand le pays n'avait plus aucune frontière maritime.

Il faut se rassurer : les nationalistes ne sont pas psychologiquement déséquilibrés ou simplement instables, en ce sens qu'ils ne cessent de changer d'objectifs. Ces divers revirements sont des conséquences de la « poursuite de l'autodétermination » qui est l'essence même du nationalisme et à laquelle le fédéralisme offre

une bonne solution. Ignatieff écrit : « La difficulté avec le nationalisme, ce n'est pas le désir d'autodétermination lui-même, mais l'illusion épistémologique même que vous pouvez être chez vous, que vous ne pouvez être compris que par des gens comme vous. Ce qu'il y a de faux dans le nationalisme n'est pas le désir d'être maître chez soi, mais la conviction que seuls des gens comme vous méritent d'habiter la maison.³⁸ » Cette illusion peut effectivement être fautive, mais elle rencontre vite ses limites pratiques – sinon les nationalismes se fragmenteraient à l'infini, dissolvant ainsi toute possibilité de vie politique. Je ne pense pas que si un jour le Québec, l'Écosse, ou la Catalogne deviennent indépendants les citoyens « non-pures laines » soient expulsés ou se séparent à nouveau ; le nationalisme a plutôt tendance dans ces pays à se contenir dans une certaine civilité. Jean-Pierre Derriennic dirait sûrement que « La difficulté n'est pas d'être indépendant, mais de le devenir ³⁹ » et il aurait très certainement raison – le risque de débordement non civilisé est à craindre plutôt dans le processus de dévaluation du pouvoir vers la nouvelle entité politique. Ce processus est d'une immense complexité lorsque l'on est réaliste et que l'on prend au sérieux tous les aspects de la question tout en respectant le règne de la Loi – d'où « Le refus de la complexité qui s'exprime dans le slogan "il faut en finir" [et qui] est un des signes annonciateurs classiques de la violence politique.⁴⁰ » Mais cette complexité ne doit pas être un obstacle insurmontable – *les moyens ne doivent pas justifier les fins*.

Conclusion : préférer le dialogue à la réfutation

George Grant sommat le na-

tionaliste québécois de se rappeler l'adage « I fear the Greeks, especially when they come with gifts.⁴¹ » Il semblerait que Michael Ignatieff ait bien pris note de cet adage, puisque, en tant que politicien, il n'offre *rien* au nationalisme québécois. Mais c'est peut-être mieux ainsi. Nous ne croyons pas que le fédéralisme et le nationalisme soient si radicalement opposés que le fédéralisme doive pour exister faire continuellement des cadeaux au nationalisme, mais si c'est le cas alors peut-être faut-il annoncer la mort prochaine du Canada. C'est une conclusion à laquelle nous ne sommes pas prêts d'adhérer. L'idéologie n'impose *rien* ; ce sont toujours des individus qui seront les acteurs politiques clés et qui pourront utiliser leur jugement critique de manière minimalement rationnelle. Il faut s'opposer à la logique d'une société close, selon la terminologie de Karl Popper, ou à un repli identitaire et refuser le Thanatos, que ce soit dans un État-nation ou dans une fédération. Il faut donc repousser ce que Freud écrit : « L'avantage d'une sphère de culture plus petite – permettre à la pulsion de trouver une issue dans les hostilités envers ceux de l'extérieur – n'est pas à dédaigner.⁴² » La guerre civile est la pire possibilité de dérapage de l'interaction entre le fédéralisme et le nationalisme, mais remplacer cela par les guerres interétatiques n'est pas plus satisfaisant.

Les nationalismes sont des *idéologies politiques* et pour cela même, selon les mots de Raymond Aron, dans *L'Opium des intellectuels*, « Elles ne tombent pas directement sous l'alternative du vrai et du faux [...] ⁴³ » Les nationalismes ont contribué à la création des meilleures démocraties et fédérations du monde occidental, de la même manière que la religion a fait régner une morale louable à l'espèce humaine et a été le stimulant

menant aux plus belles démonstrations de l'art ; alors que c'est des constructions idéologiques importe peu. Il y eut certes des massacres ethniques, comme il y eut l'Inquisition, mais ce sont là des manifestations malheureuses du penchant à l'agression, du Thanatos que l'on retrouve partout. Pour reprendre encore les mots de Aron sur les idéologies politiques – et donc aussi sur les nationalismes – disons

qu'« Elles expriment une perspective sur le monde et une volonté tournée vers l'avenir. » Il poursuit reprenant magnifiquement la distinction aristotélicienne de *l'Éthique* à *Nicomache* : « La philosophie dernière et la hiérarchie des préférences appellent le dialogue plutôt que la preuve ou la réfutation (246). » Le nationalisme ne doit pas être réfuté ; il faut en discuter. La fédération offre une telle possibilité de discuter.

NOTES

¹Sigmund FREUD, *Le malaise dans la culture*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, page 60.

²*Ibid.*, page 59.

³Nous n'aborderons pas la question du processus de sécession entraîné par le nationalisme dans une fédération, auquel nous avons déjà consacré un article – le présent article lui est complémentaire en quelque sorte. Cf. Åsbjørn MELKEVIK, « La question de la sécession dans une fédération. Une critique des mauvaises interprétations », *Federalism-E*, vol 11, 2010, [disponible en ligne], www.federalism-e.com

⁴Sigmund FREUD, *Le malaise dans la culture*, *op. cit.*, page 57.

⁵Michael IGNATIEFF, *Blood and Belonging*, Toronto, Penguin Canada, 1993, page 171.

⁶« Le problème est qu'il n'y a aucun moyen d'expliquer à un observateur comment reconnaître *a priori* une nation parmi d'autres entités, comme nous pourrions lui donner le moyen de reconnaître un oiseau ou de distinguer une souris d'un lézard. Ce serait tellement simple si nous pouvions observer les nations comme nous observons les oiseaux ! » Eric J. HOBBSAWM, *Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité*, Paris, Gallimard, Folio histoire, 1992, page 19.

⁷« 'P' est vrai » si et seulement si p (où p est la proposition exprimée par l'énoncé 'P').

⁸Max WEBER, *Economy and Society*, Berkeley – California, University of California Press, 1978, page 922.

⁹Hobsbawm prétend « qu'aucun nationaliste politique engagé ne peut être un historien sérieux des nations et du nationalisme » Pourquoi ? Est-ce que c'est interdit dans un code de déontologie ; est-ce une aporie intellectuelle ; ou sinon est-ce impossible de la même manière qu'un économiste soit communiste ? Eric J. HOBBSAWM, *Nations et nationalisme depuis 1780*, *op. cit.*, page 32.

¹⁰Michael IGNATIEFF, *Blood and Belonging*, *op. cit.*, page 172.

¹¹Louis BALTHAZAR, « Le nationalisme autonomiste des Québécois », dans, sous la direction de Michel Sarra-Bournet, *Les nationalismes au Québec de XIXe au XXIe siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. Prisme, 2001, page 195.

¹²acques BEAUCHEMIN, *La société des identités*, Outremont, Athéna éditions, 2004, page 25.

¹³Dans le même esprit que Platon : « existe-t-il pour une cité un mal plus grand que celui qui la déchire et la morcelle au lieu de l'unifier ? Existe-t-il un plus grand bien que ce qui en assure le lien et l'unité ? » *La République*, 462b

¹⁴Michael IGNATIEFF, *Blood and Belonging*, *op. cit.*, page xi.

¹⁵*Ibid.*, page 172.

¹⁶« Le nationalisme nie la possibilité de cette appartenance multiple. Il insiste sur la primauté de l'appartenance nationale sur toutes les autres allégeances. » Michael IGNATIEFF, *L'honneur du guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne*, Québec – Paris, Les Presses de l'Université Laval – Éditions La Découverte, coll. Prisme, 2000, page 45.

¹⁷*Ibid.*, page 36.

¹⁸*Ibid.*, page 37. Dans le même esprit : « L'oubli, et je dirai même l'erreur historique sont un facteur essentiel de la création d'une nation [...] » Ernest RENAN, « Qu'est-ce qu'une nation ? », 1882, dans *Les nationalismes au Québec de XIXe au XXIe siècle*, *op. cit.*, page 351.

¹⁹Michael IGNATIEFF, *L'honneur du guerrier*, *op. cit.*, page 37-38.

²⁰« [Le nationalisme] est un discours qui transforme les faits de la différence en un récit qui justifie l'autodétermination politique. » *Ibid.*, page 58.

²¹Jean-Pierre DERRIENNIC, *Nationalisme et démocratie : réflexions sur les illusions des indépendantistes québécois*, Montréal, Boréal, 1995, page 24.

²²Michael IGNATIEFF, *L'honneur du guerrier*, *op. cit.*, page 44.

²³*Ibid.*, page 50. Freud écrivait sur ce sujet : « des communautés voisines, et proches aussi les unes des autres par ailleurs, se combattent et se raillent réciproquement, tels les Espagnols et les Portugais, les Allemands du Nord et ceux du Sud, les Anglais et les Écossais, etc. » Sigmund FREUD, *Le malaise dans la culture*, *op. cit.*, page 56.

²⁴Michael IGNATIEFF, *L'honneur du guerrier*, *op. cit.*, page 60.

²⁵*Ibid.*, page 62.

²⁶Sigmund FREUD, *L'avenir d'une illusion*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995, page 32.

²⁷Je crois parce que c'est absurde.

²⁸Ce que même Ignatieff doit reconnaître : « Nationalism in Quebec has long ceased to be the nationalism of resentment. [...] It is now a rhetoric of self-affirmation. » Michael IGNATIEFF, *Blood and Belonging*, *op. cit.*, page 193.

Federalism-E

²⁹Michael HECHTER, *Containing Nationalism*, Oxford – New York, Oxford University Press, 2000. page 134.

³⁰Nous éprouvons une difficulté épistémologique à identifier la dimension ethnique de la violence au nationalisme ; la nation n'a rien à voir avec l'ethnie. Les rapprochements entre nation et ethnie sont souvent indus selon nous.

³¹Nous prenons l'image à titre d'exemple sans vouloir comparer la relation nationalisme-fédéralisme à un mariage, comme le fait Ignatieff. La comparaison du Canada à un mauvais mariage est certainement injuste et n'est pas appropriée : « I had no idea, for example, that what for me was a family romance was, for the other partner, a loveless marriage » et « Federalism in this case was like some marriages that cohere, paradoxically because both parties are united in their grievances toward each other. » Michael IGNATIEFF, *Blood and Belonging*, *op. cit.*, page 171 et 193.

³²*Ibid.*, page 172. Par ailleurs, le fait que le fédéralisme soit une procédure politique n'exclut pas que ce soit une idéologie politique. Au Canada – et de manière différente aux Etats-Unis –, il y a très sûrement une idéologie politique qui se réclame d'être fédéraliste.

³³Michael Ignatieff lui-même est revenu sur cette question. Au discours d'acceptation de la direction du Parti libéral du Canada, il a dit : « Nous respectons nos différences. Nous acceptons nos identités diverses. Nous n'imposons pas un patriotisme singulier. Nous laissons la liberté d'appartenance à nos citoyens. Soyez Québécois et Canadien, soyez les deux dans l'ordre qui vous semble bon. Ça c'est le génie du Canada. C'est notre exemple pour le monde. » Prononcé le 2 mai 2009, Vancouver.

³⁴Åsbjørn MELKEVIK, « Bilinguisme ou dualité linguistique », *Le Droit*, mardi le 21 avril 2009, page 13.

³⁵Comme dans *Star Wars*, la force n'est ni bonne ni mauvaise.

³⁶Michael HECHTER, *Containing Nationalism*, *op. cit.*, page 4.

³⁷*Ibid.*, page 15-17.

³⁸Michael IGNATIEFF, *L'honneur du guerrier*, *op. cit.*, page 59.

³⁹Jean-Pierre DERRIENNIC, *Nationalisme et démocratie*, *op. cit.*, page 25.

⁴⁰*Ibid.*, page 114.

⁴¹George GRANT, *Lament for a Nation. The Defeat of Canadian Nationalism*, Ottawa, Carleton University Press, 1986, page 78.

⁴²Sigmund FREUD, *Le malaise dans la culture*, *op. cit.*, page 56.

⁴³Raymond ARON, *L'Opium des intellectuels*, Paris, Gallimard, 1968, page 246.

Bibliographie

ARON, Raymond, L'Opium des intellectuels, Paris, Gallimard, 1968.

BALTHAZAR, Louis, «Le nationalisme autonomiste des Québécois », dans, sous la direction de Michel Sarra-Bournet, Les nationa-

lismes au Québec de XIXe au XXIe siècle, Québec, Les Presses de l'Université Laval, coll. Prisme, 2001.

BEAUCHEMIN, Jacques, La société des identités, Outremont, Athéna éditions, 2004.

BOUDON, Raymond, L'idéologie, Paris, Fayard, 1986.

DERRIENNIC, Jean-Pierre, Nationalisme et démocratie : réflexions sur les illusions des indépendantistes québécois, Montréal, Boréal, 1995.

FREUD, Sigmund, Le malaise dans la culture, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

FREUD, Sigmund, L'avenir d'une illusion, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

GRANT, George, Lament for a Nation. The Defeat of Canadian Nationalism, Ottawa, Carleton University Press, 1986.

HECHTER, Michael, Containing Nationalism, Oxford – New York, Oxford University Press, 2000.

HOBBSBAWM, Eric J., Nations et nationalisme depuis 1780. Programme, mythe, réalité, Paris, Gallimard, Folio histoire, 1992.

IGNATIEFF, Michael, Blood and Belonging. Journeys Into The New Nationalism, Toronto, Penguin Canada, 1993.

IGNATIEFF, Michael, L'honneur du guerrier. Guerre ethnique et conscience moderne, Québec – Paris, Les Presses de l'Université Laval – Éditions La Découverte, coll. Prisme, 2000.

MELKEVIK, Åsbjørn, « Bilinguisme ou dualité linguistique », Le Droit, mardi le 21 avril 2009, page 13.

MELKEVIK, Åsbjørn, « La question de la sécession dans une fédération. Une critique des mauvaises interprétations », Federalism-E, vol 11, (2010), <<http://www.federalism-e.com>>.

WEBER, Max, Economy and Society, Berkeley, California, University of California Press, 1978.